

SHIRLEY TEMPLE DANS BOUCLES D'OR

Avec John Boles, Rochelle Hudson, Jane Darwell. Mise en scène de Irwing Cumming. Production Winfield Sheehan



Shirley TEMPLE, dans une scène de ce film.

Après la mort de ses parents, tués accidentellement, la petite Elizabeth Blair (Shirley Temple), a été recueillie avec sa grande sœur Mary, à l'Orphelinat Larkside. Elizabeth est adorée de toutes ses petites compagnes; mais son esprit espiègle toujours en éveil lui suggère des fantaisies qui, lui attirant de sévères réprimandes de la directrice. Justement, le jour où les administrateurs viennent visiter l'établissement, Elizabeth ne peut s'empêcher de faire des siennes. Après avoir, à l'issue du déjeuner, improvisé un jazz-band d'enfants, Elizabeth met le comble à la fureur de la directrice, en parodiant l'attitude grotesque d'un des administrateurs. M. Wyckoff. Au moment où ce peu sympathique sexagénaire ne parle de rien de moins que d'envoyer Elizabeth dans une maison de correction, un nouvel administrateur, M. Edward Morgan, propose à l'enfant de la prendre chez lui. Elizabeth se sent vivement encline à suivre cet homme encore jeune et dont le visage respire la bonté. Cependant elle réserve sa réponse. Mary survient quelques instants plus tard et explique à Morgan qu'elle a promis à son père et à sa mère qu'Elizabeth et elle ne seraient jamais séparées. Qu'à cela tienne... Edward Morgan décide bientôt de faire venir Mary et Elizabeth dans sa délicieuse villa qu'il habite avec sa tante Geneviève. Et pour ne pas que l'enfant se croit toujours obligée de remercier son bienfaiteur, Morgan laisse croire qu'il agit au nom d'un certain Hiram Jones. Elizabeth quitte donc l'orphelinat en compagnie de Mary et son départ provoque l'attendrissement de tous. Mais l'arrivée chez M. Morgan de l'enfant et de sa sœur, fiancées d'un petit poney et d'un canard, provoque la stupefaction du brave major domo Reynolds. Mary fait la leçon à Elizabeth. Désormais, elles doivent se conduire comme des femmes du monde. Elizabeth a

promis de ne pas l'oublier et, ses mimiques adorables, ses réparties imprévues, la font bientôt adorer. Edward Morgan n'est pas resté insensible au charme juvénile de Mary, bien qu'il s'en défende. Au cours d'un gala de charité donné au profit de l'orphelinat, Elizabeth et sa sœur ont été les vedettes justement applaudies... Désormais, tout en adorant comme sa fille Elizabeth qu'il appelle « Boucles d'Or » Edward ne pense plus qu'à Mary. Mais le charme de Mary a enflammé le cœur de Jimmy, un jeune officier aviateur... et, un soir, Jimmy annonce à Edward ses fiançailles avec la jeune fille. Edward félicite sincèrement le jeune homme de son choix et promet aux deux fiancés de contribuer à leur bonheur. Cependant, Jimmy s'est engagé un peu vite et Mary comprend bientôt que c'est Edward qu'elle aime. Au moment où ce dernier lui offre un cadeau de fiançailles, elle annonce à Edward qu'elle n'est plus fiancée. Une phrase d'enfant terrible, bien digne d'Elizabeth, précipite les choses. Edward et Mary s'étaient avoué leur grand secret, la jeune fille comprend enfin que cet « admirable » Hiram Jones, n'est autre que son fiancé actuel.

Savez-vous que...

Les opérateurs de Paramount qui ont accompagné l'amiral Byrd dans sa seconde expédition au Pôle Sud, ont rapporté 310.000 pieds (près de 100.000 mètres) de pellicule impressionnée... La matière de près de 50 films !

La couleur préférée de Marlene Dietrich est le blanc. La grande vedette possède quantité de robes, blouses, manteaux, de cette teinte.

Réveil du Cinéma

PRÉSENTATIONS CORPORATIVES

« L'APPEL DE LA FORÊT »

C'est un film des « Artistes Associés » présenté par cette firme, vendredi, au « Rexy » de Lille. « L'appel de la forêt », tiré du roman de Jack London, a été réalisé avec beaucoup de soins. Il nous transporte au bord des rapides, sur des étendues de neige étincelante, au pied des montagnes du Klondyke, couvertes de forêts sauvages et nous fait passer quelques bons moments dans un « sa-lon » de la petite ville de Skaway où, à la fin du siècle dernier, l'or que rapportaient les mineurs circulait comme un

sang trop généreux et poussait tous ces hommes hardis et rudes à s'abandonner à leurs instincts. Quand, cousin d'or, Clark Gable fait irruption au milieu de la foule et offre une tournée générale; quand nous voyons les buveurs se lancer les uns par-dessus les autres, s'envoyer derrière le comptoir pour déboucher plus vite les bouteilles, entraînés par le rythme forcé de ces images vigoureuses et par la musique nerveuse de cet opulent bastringue, nous sommes prêts à suivre le héros au pôle nord. Et nous voilà partis. C'est alors que

surgit la jolie Loretta Young, dont le sourire éclaire les solitudes du grand Nord. L'histoire du chien Buck subsiste: le sauvage saint-bernard, qui regrette sa liberté, fait la grève de la faim puis se laisse amadouer, fait gagner un pari de mille dollars à son maître et finit par retourner dans la forêt avec les loups ses frères. Mais dans ce simple récit, il a fallu introduire une femme et mettre au premier plan un drame sentimental, ce qui change quelque peu le sens de l'œuvre de Jack London. Bref, on assiste à ces scènes aux discussions aigres ou douces de Clark Gable, toujours un peu brusque, avec Mistress Young, cet ange aux grands yeux limpides, pendant que l'excellent Jack O'Keefe occupe de nous faire rire. L'histoire rebondit chaque fois que survient une étrange canaille bien élevée (typée dans la perfection par Réginald Owen) qui transporte une baignoire plantée dans son traineau, qui est obsédée par l'idée d'abattre le chien de Clark, et qui menace de tuer tout le monde pour s'approprier le terrain précieux — car auréolé — que les héros ont mis tous leurs efforts à atteindre... Il aura une triste fin !

Les Films OLYMPIA :

(15-17, rue de Béthune, LILLE), présentent :

Lucien BAROUX et Betty STOCKFELD DANS Arènes Joyeuses

Film d'Yves Mirande et René Pujol.

Réalisé par Charles Anton. Avec Alerme, Lisette Lanvin, Alibert, Charpin, Oudart, etc...



Une scène hilarante de ce film, avec Lucien BAROUX pour protagoniste. On verra cette semaine « Arènes Joyeuses » au « Caméo » de Lille.

Cette délicieuse comédie musicale, tirée de l'opérette de Vincent Scotto, emprunte ses principaux charmes à l'attrait de

son cadre, à la musique d'une élégance expressive. Déjà la T.S.F. a vulgarisé ses principaux motifs dont : « Adieu Venise Provençale », « Chez nous, Espagne », « La Rose Rouge ». Charles Anton en est le réalisateur et, parmi les metteurs en scène il est de ceux qui savent marquer leur œuvre d'une empreinte personnelle. Rappelons seulement pour le souligner le succès de « Un soir de Révolon ». Dans son nouveau film il a, sur un thème séduisant assemblé une suite d'images plus belles et plus caractéristiques les unes que les autres dont se dégage une extraordinaire impression de charme.

Le scénario est adroitement conçu et permet le développement de situations échevelées, de péripéties joyeuses et de quiproquos ahurissants. Rarement comédie musicale n'aura su déchaîner un si grand éclat de rire. Ce film est interprété, il est vrai, par une pléiade de vedettes dont les principales sont l'inénarrable Baroux, Alerme, Alibert dont la création est d'une étourdissante bouffonnerie; Charpin, Oudart, Betty Stockfeld, Lisette Lanvin et Fabrice. Un film de vedettes, que les Lillois et les cinéphiles de la région verront incessamment.

On va tourner

« L'ENFANT PRODIGE » — Richard Pottier, à qui nous devons déjà tant de films à succès — dont « Si fétails le patron » et « Fanfare d'Amour » — entreprendra au début de l'année prochaine la réalisation d'un nouveau film dont le titre provisoire est « L'Enfant prodige ». « SAMSON » — C'est au début de décembre que Maurice Tourneur commencera la mise à l'écran de la pièce d'Henry Bernstein, « Samson ». L'adaptation a été écrite par Léopold Marchand. Les principaux interprètes seront Harry Baur, Gaby Morlay, Gabrielle Doriat et Suzy Prim. « LA VOIX DE SON PÈRE » — René Guisart va entreprendre un nouveau film « La voix de son père » dont le scénario est de René Pujol. Les principaux interprètes seront Lucien Baroux et Josette Day.

Un film MÉTRO-GOLDWYN-MAYER :

SEQUOIA



Jeanne PARKER, dans une curieuse scène de ce film, qui passe cette semaine sur l'écran du « Familia », de Lille.

Ah, le joli film que voici ! Il faut y conduire vos enfants, mesdames, pour les ravir — et vous partager leur ravissement — et pour leur apprendre à aimer les bêtes. Certes, nous avons déjà applaudi les « Trader Horn » et les « Tarzan », où l'animal jouait des rôles de premier plan — fort sympathiques. Mais dans « Sequoia », film de Chester Fran-

klin, les deux héros sont un daim du nom de Malibu et un puma du nom de Gato, qui sont élevés ensemble par Mlle Toni Martin, vivant avec son père, l'écrivain Martin, dans un chalet rustique, en pleine Sierra californienne. Le film débute sur des images cruelles: chasse de daims, ours traqués par des chiens, mère puma blessée en poursuivant des gazelles, vautours guettant leur proie. Mais surgit Mlle Toni Martin, qui recueille un bébé puma et un bébé daim abandonnés, et tente de les élever fraternellement, avec la complicité de son père, romancier zozoriste, et d'un garde forestier du repaire. Toni réussit à faire naître l'amitié entre Malibu et Gato. Elle ne pourra empêcher Gato d'aller faire quelques vadrouilles dans le voisinage et de saigner des porcs, mais jamais il ne touchera à Malibu. Bien mieux, lorsqu'ils auront rejoint, l'un et l'autre, la forêt à l'âge de la maturité, Gato aura l'occasion de sauver Malibu des entreprises de braconniers féroces, et à travers les années, de temps en temps, Gato et Malibu iront dire un petit bonjour aux Martin.

Les Vedettes françaises



Marguerite MORENO

Impossible de résister à la beauté de Malibu, de Gato et de leurs frères. Le photographe a su capter ces corps souples et harmonieux, ces visages de bêtes aux grands yeux larges et doux. Le film nous présente aussi des troupes de daims et pumas, en action, caracolant à travers le parc, des ours nous patouant et droles, des poissons roucoulant d'amour tendre, la forêt aux sources fraîches, aux grands arbres, aux gorges farouches. C'est très joli et, souvent, très émouvant. L'habileté du metteur en scène a fait merveille. Nous sommes dupes d'une fiction savante et peut-être plus vraie que la réalité. Une anecdote humaine dont l'héroïne est la jolie Jeanne Parker, complète et embellit ce film bien fait pour plaire à tous.

AMANTS ET VOLEURS



Jean WALL, Arletty et Pierre BLANCHE, dans « Amants et Voleurs », tiré de l'ouvrage de Tristan BERNARD, « Le Costaud des Epinettes ».

SOIR DE NOCES



Une scène de ce film avec Anna STENN et Gary COOPER.

FEUILLETON DU 29 NOVEMBRE — N° 54

Le Bailleur par Suzanne Mila

Et, tout à coup, sans nuance, sous la poussée de la fièvre, sous la révélation de quelque rayon intérieur, le blessé s'exalta, se rétracta, cria : — Ma religion, elle ?... Ce n'est pas vrai... Elle n'est qu'une femme coupable. Et, comme s'il pouvait l'entendre, elle répondit : — Oui, rien que cela. — Tout le passé, continua-t-il avec une véhémence grondante, est profané par sa faute... Elle se tut. Il poursuivait, sans que bougeât une seule ride de son visage : — Cinq heures du matin... Je vais en finir enfin... Germaine dort... Louise est dans sa chambre, devant la fenêtre... Pourquoi est-elle encore dans sa maison ? Que fait-elle ici ?

main déchirée et elle dit, comme si vraiment il l'interrogeait : — Je serais déjà partie si tu n'étais pas en péril. Il ajouta, haletant de fièvre : — Sa place n'est plus dans ma maison. — Non, murmura-t-elle. — Celle qui a porté atteinte à l'honneur et au nom, n'a plus rang au foyer. Non. — Qu'elle s'en aille. — Je partirai, répondit-elle. Sa bouche caressait toujours la main. Elle balbutia encore : — Oui, si Dieu veut que tu vives, tu ne me reverras plus ici... Laisse-moi seulement te soigner et essayer de te défendre. Il jeta quelques lambeaux de phrases

puls son silence parut soudain grandir l'immobilité de ses traits et le mystère de ses yeux clos. Jusqu'au matin, Mme de Bois-Nangis garda ses lèvres sur la main balafree. — Ma chérie, je crois que la fièvre cède... Germaine toucha le poignet, près des égrainures, et sentit à peine, sous la chair moins chaude, les battements assourdis et réguliers du pouls. — Tu as raison, dit-elle. Elles se regardèrent avec une ombre de sourire. Pourtant M. de Bois-Nangis ne pouvait point ses yeux et ses lèvres restaient inertes... Quand la médecin entra dans la chambre la mère le supplia : — Venez vite. — Madame, dit-il, il y a de l'espérance dans votre appel. Il s'avança hâtivement vers le lit, déroula le pansement, scruta la plaie. — Madame, conclut-il, vous aviez raison d'espérer. La vie de votre mari n'est plus menacée et je réponds d'elle absolument. Mais... — Mais ? demanda Mme de Bois-Nangis. Il ne répondit pas tout de suite, souleva les paupières du blessé, examina ses prunelles, fouilla du regard son visage passif, et enfin avoua : — Souvenez-vous de ce que je vous ai dit un jour... La pensée peut rester en recul. La prostration de M. de Bois-Nangis n'aurait pas dû survivre à la fin de la fièvre, aux premières de la guérison. Mais ne concevez aucune inquié-

tude... L'esprit se réveillera sans l'ombre d'un doute. Sera-ce dans une heure, ou bien dans une semaine ou bien dans un mois, là est le seul point obscur et nous devons attendre la réponse de l'avenir... Que ce soit sans aucune crainte. — L'insistait sur les mots et les soulignait du geste. En partant, il affirmait encore : — Je le répète : le réveil est certain. Mme de Bois-Nangis et Germaine écoutèrent décroître son pas vers l'escalier et la mère murmura son remerciement mystique. — Que Dieu soit béni ! Ton père vivra. Puis, très bas, comme si elle se dictait un ordre, elle ajouta : — Maintenant que sa vie est sauvée, je n'ai plus rien à faire ici. Plus rien... Elle tenta de se lever de son fauteuil, mais la fatigue des nuits de veille pesait sur ses épaules. Elle parvint enfin à se dresser. Elle regarda le lit, puis la porte, et elle poursuivit : — A son réveil, il ne doit pas me voir dans cette maison... La femme qui a porté atteinte au nom et à l'honneur n'a plus rang au foyer... Je vais partir. — Maman... — Je vais partir. La maison sera nette quand je ne serai plus là. Elle parlait sans hausser le ton, avec cette ardeur de douceur qui marque son être, et elle attacha sur M. de Bois-Nangis ce regard profond, long, fixe, qui accompagne les adieux sans espoir. Elle demeurait dans l'encadrement de la porte et son exténuation la faisait

vaciller un peu. Elle commença une phrase, mais l'interrompit. — Je voudrais... Germaine, debout dans la chambre entre son père et sa mère, la pressa d'une question étouffée proche d'un sanglot : — Que voudrais-tu, maman ? Alors la mère avoua, timide, et réservée : — L'embrasser avant de m'en aller... Elle pénétra davantage dans la pièce vint vers le lit, s'arrêta au chevet. La fille hésita et même recula. Puis penchée, mais immobile encore, elle contempla le visage aux traits immuables. — D'un mouvement lent, insensible, elle approcha ses lèvres d'une place que pansement ne cachait point sur le front. Et, déjà, elle la frotta quand elle se redressa en disant : — Non, non, mon baiser doit être humble... Elle se courba alors sur le malin blessé en même temps qu'elle l'élevait vers elle et l'embrassa une fois... Elle se reposa ensuite, tout doucement, sur le lit et se retourna vers la porte. Elle vit alors sa fille près d'elle et, toutes deux, d'un même geste hagard, aimant, s'étreignirent à pleins bras. — Maman... — Ma chérie... — Reste... — Non, je ne le dois pas... Reste, je t'en supplie... — Je dois partir. Laisse-moi toute ma force... Elles détendirent un peu leur étreinte,